

Lors de sa publication en ouvrage collectif, cet article a dû être raccourci : la partie consacrée à Achille Mbembé a été supprimée. Elle est maintenue ici.

Christiane CHAULET ACHOUR
Professeur à l'Université de Cergy-Pontoise

L'ÉLAN FANONIEN
Edward W. Saïd, Alice Cherki et Achille Mbembe

« Réhabiliter l'homme, faire triompher l'homme partout, une fois pour toutes, réintroduire l'homme dans le monde, l'homme total¹. »

Aimé Césaire, 13 décembre 1961, pour F. Fanon.

Lorsque Frantz Fanon dépose au Seuil, en 1951-1952, son manuscrit pour édition et rencontre Francis Jeanson, il a 27 ans. Son ouvrage s'intitule alors *Essai sur la désaliénation du noir* et prendra le titre sous lequel il est lu aujourd'hui, *Peau noire masques blancs*². Et dès ce premier ouvrage, l'écriture de ce jeune écrivain se caractérise par sa « force rayonnante » selon l'expression de René Ménéil³. Ce philosophe et écrivain martiniquais, né en 1907 n'est pas le seul à souligner cette particularité de la voix fanonienne car ce « ton » fait reconnaître et permet de comprendre l'impact de cette œuvre qui, en neuf années – puisque le temps de vie lui fut compté –, se déploie et se fait entendre comme une des grandes voix d'une vraie pensée et d'une véritable action engagée sur les rapports d'altérité, comme le souligne Takeshi Ebisaka, « Pour Fanon, se comprendre, c'est comprendre les autres. L'effort en vue de se changer est un appel aux autres pour qu'ils changent. La réflexion rejoint ainsi l'action.⁴ »

Avant même l'expérience algérienne qui, certes, donnera à ses analyses et ses intuitions, à son anticolonialisme un socle concret et une expérience irremplaçable de lutte – anticolonialisme tout autant originé dans la lecture de Césaire que dans son expérience de jeune combattant des Forces Françaises Libres et d'étudiant en médecine à Lyon –, Fanon, comme l'écrit encore Takeshi Ebisaka est porteur d'un « humanisme de fureur et de révolte⁵ » et

¹ Aimé Césaire, « La révolte de Frantz Fanon », *Jeune Afrique*, 13 décembre 1961, écrit juste après la mort de F. Fanon. Pierre Chaulet, Pr. de médecine, ami et compagnon de Fanon durant ses six années « algériennes » et qui a donné différents témoignages sur l'homme, le médecin et le militant, dit avoir un « souvenir lumineux » de cet article à sa sortie qui installait Fanon dans son « humanisme » au sens fort du terme et qui tranchait avec beaucoup de ce qui s'est écrit alors et ensuite.

² Petite « querelle » de paternité du titre : on note, en général, que c'est Francis Jeanson qui lui a suggéré ce titre. Octave Mannoni racontant sa première rencontre avec Fanon aux éditions du Seuil en 1949, précise : « Nous publions chacun notre premier livre. Le mien, c'était *Psychologie de la colonisation*. Mauvais titre, les Anglais l'ont traduit en l'intitulant *Prospero and Caliban*. Fanon n'avait pas trouvé le titre pour le sien. C'est moi qui lui ai fourni *Peau noire et masques blancs*. » « Fanon : la passion et le talent », *Sans Frontière*, Spécial Fanon, Février 1982, p. 57.

³ René Ménéil a également évoqué sa « rhétorique de l'indignation ». Cf. allocution au *Memorial International Frantz Fanon*, Fort-de France, 31 mars-3 avril 1982, Paris, Présence Africaine, 1984, pp. 47 à 49.

Dans cette notion d'indignation, nous rencontrons deux faits actuels intéressants : Le prix Frantz Fanon remis à Stéphane Hessel pour son pamphlet, *Indignez-vous !*, en février 2011, récompensant un « anticolonialiste exemplaire », au salon anticolonial par la Fondation Frantz Fanon, lors de la Semaine anticoloniale en France. Le second fait : les protestataires grecs refusant la mise au pas de leur pays par les puissances monétaires se nomment, « les indignés ».

⁴ « Présence de Frantz Fanon au Japon », *Memorial International Frantz Fanon*, op. cit., p. 188.

⁵ « Présence de Frantz Fanon au Japon », *Memorial International Frantz Fanon*, op. cit., pp. 186-191.

surtout d'un humanisme d'interrogation. Car cet essai et ceux qui suivront, s'ils portent la marque de ses aspirations à une libération des peuples colonisés avec la force d'une conviction chevillée au corps, ne sont pas fondés sur des certitudes mais sur des prospections, des observations et des espoirs. Fanon n'est pas un maître à penser, n'en déplaise à ses détracteurs ou à ses lecteurs trop dociles, il est provocateur d'interrogations et de ruptures nécessaires. En ce sens il s'adresse à toutes celles et tous ceux qui réfléchissent au couple "infernale" identité/altérité.

Dans *L'Express* du 14 décembre 1961, Jean Daniel rend hommage à F. Fanon qui vient de mourir à Washington à 36 ans. Il souligne que ce dernier n'avait aucune illusion quant à ses chances de survie contrairement à ce qui a pu être suggéré : « entre les deux traitements, il y aurait eu une certaine foi dans la science. Je ne le crois pas pour Fanon. Ce n'est pas vrai pour ce médecin, dont le romantisme recouvrait une implacable rigueur. » Jean Daniel affirme qu'avec *Les Damnés de la terre* qui viennent juste de paraître chez Maspero, F. Fanon « donne une voix révolutionnaire au tiers monde. On peut prédire aux *Damnés de la terre* le destin des grandes pages de Lénine sur *L'état et la révolution*. »

Avant donc d'aborder trois de ses « héritiers », il faut esquisser, même succinctement, ce dont ils héritent et, dans la mouvance de notre réflexion commune sur « Le Même et l'Autre » – avec les notions qu'entraînent ces « partenaires » de notre construction identitaire et de nos pensées et actes quotidiens : miroir, l'autre de soi, étranger à soi-même, le même devenant autre, figure de l'outsider, stigmatisation, etc. –, dessiner le parcours que les œuvres de Fanon tracent de *Peau noire masques blancs* aux *Damnés de la terre*. Mais avant cela encore, souligner ce qui n'est pas banal, le carrefour que représente la personnalité même de Fanon. Antillais et afro-descendant, originaire de Martinique, il fait ses études de médecine à Lyon et, après un remplacement en tant que médecin en Martinique⁶, il demande un poste en Afrique et obtient une nomination à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville près d'Alger. Il s'engage avec les Algériens dans la guerre de résistance au colonialisme pour l'accession du pays au statut de nation et, à partir de 1958, il est ambassadeur du GPRA en Afrique sub-saharienne où il côtoie et se lie souvent avec les grands acteurs de la décolonisation⁷. Au carrefour donc des Antilles, du Maghreb et de l'Afrique, Fanon est un intellectuel absolument central pour ces années de la décolonisation. Il se place donc, dès 1952, aux avant-postes d'une réflexion renouvelée sur le rapport à l'Autre. Les « héritiers » que je voudrais évoquer dans la seconde partie de cette contribution, ne sont pas des répétiteurs dociles : ils adoptent l'élan fanonien pour le faire fructifier dans leurs disciplines respectives et la continuation de leurs parcours. J'ai choisi trois de ces héritiers qui m'apparaissent comme incontournables : Edward W. Saïd, Alice Cherki et Achille Mbembe.

Fanon, le Même et l'Autre

Dire que Fanon n'a jamais voulu s'enfermer dans la tour identitaire relève presque du lieu commun. Pourtant, le redire n'est pas inutile quand un certain nombre de penseurs, et non des moindres, réduisent son engagement aux différentes étapes de sa vie - en Martinique, contre le nazisme, en France, contre la psychiatrie traditionnelle et la réification de l'Autre dans la nation française, en Algérie quand il adopte son combat libérateur du colonialisme -, à une crise identitaire personnelle. J'ai choisi de suivre, dans ses grandes lignes la thèse de Philippe Lucas, *Sociologie de Frantz Fanon – Contribution à une anthropologie de la libération*,

⁶ Cf. Joby Fanon, *Frantz Fanon – De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique*, L'Harmattan, 2004.

⁷ Revenir, pour plus de précisions à l'incontournable ouvrage d'Alice Cherki, *Frantz Fanon - Portrait*, Le Seuil, 2000.

publiée en 1970⁸, parce qu'elle m'a semblé intéressante pour le sujet qui nous réunit. P. Lucas utilise pour éclairer la figure qu'il étudie la notion de « pensée tragique » empruntée à Lukàcs et définit ainsi par Goldmann : « La pensée tragique éprouve l'insuffisance radicale de la société humaine et de l'espace physique dans lequel aucune valeur humaine authentique n'a plus de fondement nécessaire et où, par contre, toutes les non-valeurs restent possibles et même probables⁹. » Transférant cette proposition à Fanon, P. Lucas parle à son propos de pensée tragique car le jeune étudiant éprouve l'insuffisance radicale d'une société et d'un espace physiquement circonscrits : la société et l'espace coloniaux. Il cite à l'appui des propos d'Alioune Diop sur les raisons de le système colonial et les raisons de la création de *Présence Africaine* : « Nous étions un certain nombre d'étudiants d'outre-mer qui, au sein des souffrances de Paris, s'interrogeaient sur son essence et sur l'authenticité de ses valeurs ; nous nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissaient nous-mêmes¹⁰. »

C'est l'époque où Fanon écrit son premier essai, en 1950-51, qu'il publie en 1952. L'essai se débat avec la négritude définissant et exaltant l'identité noire : Fanon est attiré par cette projection mais rejette finalement cette problématique comme inadéquate. On connaît les propositions tant de fois citées de l'ouvrage : « Je ne suis pas prisonnier de l'histoire, je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée [...] C'est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j'introduis le cycle de ma liberté. » Fanon n'est pas dupe de cette surenchère dans la revendication nègre et, écrit-il, « Orphée noir » de Sartre le fait pleurer d'une sorte de désespoir de cette assignation identificatoire du nègre. Il opte pour un rebondissement vers un autre horizon : l'homme.

L'étape suivante est celle de *L'An V* : entre 1952 et 1959, il y a eu des bouleversements inouïs et des choix irréversibles dans la vie et la pensée de Fanon. Le « Je » aux prises avec les contradictions de son monde, s'est retrouvé dans le monde brutalement colonial de l'Algérie au moment même où s'enclenche la lutte de libération. *L'An V* est écrit entre 1956 et 1958. Cette fois – les deux communications faites aux Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 et 1959 et les lettres à Lacoste et à un Français en sont complémentaires –, Fanon n'a plus de tiraillement tragique : il a choisi. Le je de *Peau noire masques blancs* devient un nous, le nous des Algériens auxquels Fanon s'est intégré. Collaborateur parallèlement à *El Moudjahid*, il parle au nom des siens, les Algériens, les colonisés en lutte pour détruire l'ordre colonial. Il n'est pas indifférent de savoir que *L'An V* aurait pu aussi avoir pour titre, *Réalité d'une nation*. A une histoire de domination par la colonisation et l'esclavage s'est substituée une histoire de libération nationale. Mais déjà se perçoit la recherche de quelque chose de plus universel dont la lutte algérienne est le blason. *Les Damnés de la terre* sont l'ultime étape à laquelle est parvenue Fanon, celle de la construction d'une libération tri-continentale : le nous Algériens devient un « nous, camarades » des trois continents.

Interrogé en 1982 sur l'actualité de F. Fanon, Edouard Glissant répondait :

« Il manquait quelque chose au panorama général de la décolonisation, et il me semble que c'est Fanon qui a apporté cette dimension qui manquait.

⁸ Editée à Alger par la SNED, elle est la version abrégée et refondue de sa thèse de doctorat en sociologie, préparée sous la direction de Lucien Goldmann et soutenue à la Sorbonne en juin 1969 sous le titre, « Frantz Fanon, négritude et nationalisme », première thèse sur Fanon ? C'est également P. Lucas qui a écrit l'article F. Fanon dans l'*Encyclopaedia Universalis*, édition de 1980, Tome 6, pp. 915-916.

⁹ In *Le Dieu caché*, Gallimard, 1959, p. 59 cité par P. Lucas, *Sociologie de Frantz Fanon*, op. cit., p. 55.

¹⁰ Alioune Diop, « Les raisons d'être de Présence Africaine », *Présence Africaine*, n°1, oct-nov. 1947, p. 7.

Quelle est cette dimension ? C'était une sorte de construction d'une théorie généralisante de la décolonisation. Et cette généralisation, appelons-là, radicalisation chez Fanon. Fanon a, pour la première fois, relié les impératifs culturels, les impératifs politiques et les impératifs économiques. Cette théorie générale a abouti à une pratique de la coupure radicale avec les tenants idéologiques de l'Occident. [...] Il me semble qu'un tel effort a été précieux, parce que les divers aspects de la décolonisation soit aux Antilles, soit en Afrique, soit en Asie, nécessitaient cette théorie, non pas tant pour s'opposer à l'Occident (il ne faut pas se déterminer par rapport à un autre) mais pour se démarquer de toutes les idéologies soi-disant progressistes, qui en fait entamaient la confiance des peuples colonisés en eux-mêmes.

De sorte que de ce point de vue, il ne me semble pas que la pensée de Fanon ait été dépassée. Au contraire, il me semble qu'on aurait davantage à fouiller cette pensée, à la préciser, à la continuer¹¹. »

C'est justement ce travail de précision et de continuation qu'opèrent les trois intellectuels que je vais maintenant évoquer.

Edward W. Saïd et Frantz Fanon¹²

L'Edward W. Saïd que j'évoquerais ici est essentiellement celui de *Culture et impérialisme* et de *Freud et le monde extra-européen*¹³. L'intérêt que Saïd a trouvé dans l'apport de Fanon n'est sans doute pas sans lien avec leur positionnement, différent à cause des époques mais comparable, de connaissance des deux « mondes » : « Appartenir aux deux côtés de la fracture impériale, écrit Saïd, permet plus aisément de les comprendre. New York, où ce livre a été entièrement écrit, est à bien des égards la ville d'exil par excellence. Elle porte aussi en elle la structure manichéenne de la ville coloniale décrite par Fanon. Peut-être cette situation a-t-elle stimulé mes centres d'intérêt, et le type d'interprétations auquel je me risque ici. »

Comme l'écrit Saïd si les écrivains des Empires (coloniaux) sont porteurs d'une « vision européocentriste inflexible » qui leur « confère (leur) force antinomique », il fallait en retour « une réponse égale pour les affronter de face dans une confirmation, une réfutation ou une élaboration de ce qu'elles ont à dire. » Nul doute que, pour lui, Fanon fasse partie de ceux qui ont su apporter cette « réponse égale » par son refus de qualifier d'universel l'humanisme européen et par le déplacement que ses écrits obligent à faire par rapport à l'idée d'un noyau civilisationnel insécable, européen s'entend¹⁴. Fanon installe au centre de son dispositif d'appréciation, les cultures que l'Occident rejetait en périphérie. Ainsi son apport est une pièce maîtresse dans la critique de l'européocentrisme par sa remise en cause de « l'historiographie de l'Europe, ses prétentions à l'universalisme, ses définitions de la civilisation, son orientalisme, et son acceptation sans réserve d'un paradigme du progrès qui a placé ce que Samuel Huntington et d'autres comme lui appellent "l'Occident" au centre d'un ensemble de civilisations secondaires qui, entendant recouvrer leurs droits, n'ont eu de cesse de remettre en question sa suprématie.¹⁵ »

Toutefois, contrairement à la lecture qu'on a faite de la conclusion des *Damnés de la terre*, en citant l'appendice, « Guerres coloniales et troubles mentaux », E. Saïd montre d'une part l'esprit de l'époque affirmant que l'indigène est fait « d'un primitivisme interdisant tout développement » et d'autre part et malgré tout, le refus de Fanon de l'étanchéité entre « primitifs » et « civilisés » : il appelle tous les hommes à collaborer à de « véritables

¹¹ E. Glissant, « Crise d'identité et coupure radicale », *Sans Frontière*, N° spécial F. Fanon, Février 1982, p. 38.

¹² - « Edward W. Saïd, lecteur de Fanon - Relais et prolongement », N° printemps de la revue *Sud/Nord*, 2008, éd. Érès, Toulouse, coordination de Victor Permal, dossier consacré à F. Fanon.

¹³ *Culture et impérialisme*, trad. française, Paris, Fayard et Le Monde diplomatique, 2000 – *Freud et le monde extra-européen*, Paris, Le Serpent à plumes, 2004.

¹⁴ *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p. 42.

¹⁵ *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p. 36.

inventions », en vue de créer ce qu'il nomme « l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher ¹⁶. » E. Saïd souligne que Fanon a fait le ménage, salutairement, dans les télescopes, les non-dits et les contre-vérités de la science européenne qui a hiérarchisé les humains et, parmi eux, les colonisés et les opprimés, sujets même de ses préoccupations et de ses analyses, les « subordonnant aussi bien au regard scientifique qu'à la volonté d'être supérieur. » Il a re-dimensionné les rapports identité/altérité et réfuté leur hiérarchie discriminatoire.

Dans *Culture et Impérialisme*, Fanon est cité un nombre de fois assez impressionnant, aux côtés d'autres écrivains et intellectuels de la décolonisation, ceux qui ont imposé la résistance à l'impérialisme : Césaire, Memmi, Germaine Tillon, Kateb Yacine, Jean Genet, C.L.R. James, Neruda, Tagore, Cabral... Il peut devenir aussi un des deux pôles emblématiques de la tension colonisateur/colonisé comme lorsqu'il est opposé à Kipling ou Conrad, références incontournables de Saïd. Plus fondamentalement, il est cité pour son apport même ¹⁷. Cela advient toujours à des moments significatifs de l'argumentation car il a été un de ceux qui a le plus « déconcerté » les Européens. Trois exemples peuvent être retenus : l'interprétation que donne Saïd du « mythe » de Caliban, Ariel et Prospero ; la « prescience » de Fanon dans l'analyse des « bourgeoisies nationales et de leurs élites spécialisées » et son décapage, à l'intérieur de la culture occidentale, de thématiques intouchables. Une dizaine de pages donnent une analyse des *Damnés de la terre*. E. Saïd conclut : « Si j'ai tant cité Fanon, c'est parce qu'il exprime en termes plus tranchés et décisifs que tout autre un immense basculement culturel, du terrain de l'indépendance nationale au champ théorique de la libération. [...] Fanon est inintelligible si l'on ne voit pas que son œuvre est une réaction à des constructions théoriques produites par la culture du capitalisme occidental tardif, reçue par l'intellectuel indigène du tiers monde comme une culture d'oppression et d'asservissement colonial ¹⁸. »

On sait que les études postcoloniales, vaste champ aux multiples entrées et possibilités, ont été la manière dont la critique littéraire comparatiste a outillé autrement son regard en littérature et sciences sociales. Edward Saïd en est bien l'un des précurseurs, puisant dans la double approche dominante et dominée, la rupture radicale de lecture des sociétés contemporaines qui toutes, peu ou prou, ont à voir avec les empires : « Lire Jane Austen sans lire aussi Fanon et Cabral, c'est couper la culture moderne de ses racines, de ses engagements et de ses attaches. Il faut en finir avec cette pratique ¹⁹. »

Observer les deux versants de la fracture impériale, ce n'est pas renverser simplement la vapeur : remplacer le maître par l'esclave, prendre la place de l'opresseur est la voie qui conduit à reproduire l'ordre ancien, comme Fanon le montre ou le suggère dans ses analyses des bourgeoisies nationales dans *Les Damnés de la terre*. Le dominé doit se voir homme parmi les hommes dans l'histoire de l'humanité et non l'Autre face au Même qui l'emprisonne dans une binarité mortifère. Depuis *Peau noire masques blancs*, Fanon ne cesse de redire cette conviction dans articles et ouvrages. S'il faut tourner le dos à l'Europe, comme l'affirme la conclusion des *Damnés*, ce n'est pas pour l'ignorer mais c'est pour faire autrement, en tenant compte de sa culture et en y introduisant, de façon critique, les cultures qu'elle a ignorées. Saïd exhorte enfin à ne pas prendre les écrits de Fanon comme programmatiques mais comme

¹⁶ *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 375, ce que Saïd appelle à propos de Fanon « une nouvelle conception intégrante de l'histoire » ». Cf. également *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p. 39.

¹⁷ *Culture et impérialisme* consacre les pages 372 à 382, à une analyse des *Damnés* qui est le texte sur lequel s'appuie la démonstration saïdienne.

¹⁸ *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 374.

¹⁹ *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 109.

prospectifs : « Malgré ses obscurités et difficultés, il y a dans la prose de Fanon assez de suggestions poétiques et visionnaires pour faire sentir que la libération est un *processus*, non un but automatiquement atteint avec l'indépendance des nouvelles nations. Tout au long des *Damnés de la terre* (livre écrit en français), Fanon cherche en fait à lier l'Europe et l'indigène dans une nouvelle communauté non antagonique de la conscience et de l'anti-impérialisme²⁰. »

Alice Cherki et Frantz Fanon

Le chercheur qui, aujourd'hui, étudie Fanon ou veut entrer dans son univers, ne peut faire l'économie du livre de 2000²¹. D'abord pour s'informer. Mais une « biographie » n'est pas seulement information : elle est un genre critique à part entière puisqu'elle avance, à chaque étape de la biographie, des interprétations sur l'œuvre et les faits marquants d'une vie. C'est en ce sens qu'elle me semble, chez Alice Cherki, le premier « fruit » de cet héritage de Fanon. Dans la perspective actuelle de la biographie intellectuelle, elle offre un exemple illustratif de ce genre. Comme l'écrit François Dosse, auteur d'un essai, *Le Pari biographique*, et d'un portrait de Pierre Nora :

« La biographie a longtemps été méprisée par les sciences sociales au nom de l'illusion biographique dénoncée par Pierre Bourdieu et par les historiens qui jugeaient le genre trop impur car trop littéraire. Il a donc été l'objet d'un véritable tabou. Or, par un retournement spectaculaire, le genre biographique est devenu aujourd'hui un véritable champ d'expérimentation d'avant-garde car il permet de relativiser la posture de surplomb que prétendait avoir l'historien en expliquant le passé²². »

Il réfléchit à la part incontournable de la subjectivité du biographe qui fait le prix du travail mais qui, en même temps explique pourquoi il peut y avoir plusieurs biographies passionnantes d'un même personnage. Il évoque « l'intense relation entre le biographe et son sujet » et évoque même un « processus d'identification » entre le biographe et son sujet.

Dans cette biographie intellectuelle de Fanon, Alice Cherki se propose donc de revenir sur cette figure essentielle de la décolonisation, et au-delà, sur l'apport actuel de ce penseur, écrivain, psychiatre. Elle le fait aussi pour les plus jeunes dont l'ignorance de Fanon a été une des motivations pour mener à bien l'entreprise :

« Réfléchir et marcher, agir et penser, c'est peut-être ce que les jeunes qui lisent aujourd'hui Fanon repèrent avant même toute compréhension du contenu de ses propos. Ils sont sensibles avant tout à l'appel vers ce mouvement. Fanon n'est pour eux ni un idéologue, ni un théoricien politique, mais une pensée en mouvement, celle d'un écrivain qui en restaurant la dimension du tragique croise leurs questionnements les plus inavouables²³. »

Revenir... mais non comme n'importe quel lecteur. Revenir sur un parcours qu'elle a accompagné, rappeler l'œuvre mais aussi l'action et la présence d'un homme. « Il avait, écrit-elle en introduction, une présence dans l'instant, intense, qui donnait corps à tout ce qu'il évoquait²⁴. » Et presque en fin de parcours :

« Etre affecté par la présence de Fanon est à travers le portrait que l'on pourrait tracer de lui une constante,

²⁰ *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 381.

²¹ Alice Cherki, *Frantz Fanon portrait*, op. cit.

²² François Dosse, « Entretien », Le Point Références, *Comprendre l'Autre – Les textes fondamentaux*, Mai-Juin 2011, p. 127. Tout le numéro est un bon point d'appui pour les questions de l'Identité et de l'Altérité. *Le Pari biographique*, PUF 2011 – Pierre Nora, *Homo historicus*, PUF, 2011.

²³ *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 288.

²⁴ *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 12.

et marque une différence entre ceux qui l'ont approché, connu, et ceux qui ne connaissent que ses écrits et ne le jugent que sur son œuvre. Ceux qui l'ont rencontré, quels que soient leur propre trajet et leurs divergences théoriques, évoquent inmanquablement l'intensité de la présence, l'éclat de rire, le rayonnement, la générosité²⁵. »

Les objectifs sont clairement énoncés et loin de la commémoration commémorante... : « Sortir de l'idéalisation forcenée, de la mise en place d'un héros coupé de l'Histoire, ou à l'inverse rompre un silence impuissant devant le dénigrement effarouché d'un Fanon apologiste de la violence ou lié à un tiers-mondisme obsolète²⁶. » Car ce portrait veut « historiciser une figure et une époque » : « Fanon fut effectivement un acteur important de son temps et il le reste, d'une certaine manière, encore aujourd'hui. Il fut non un apologiste, mais un penseur de la violence. Et celle-ci, si elle a quitté les colonies, s'est déplacée jusque dans nos murs, faute d'avoir été pensée et parce qu'on a oublié les enjeux de ces années fanoniennes²⁷. »

Pour comprendre les enjeux et leur actualité, Alice Cherki déploie ce parcours en dix chapitres denses et passionnants en remettant au premier plan la dimension trop souvent occultée ou présentée comme annexe, celle du psychiatre, donc de celui qui a un rapport particulièrement privilégié à l'Autre.

Et c'est justement un autre de ses ouvrages que je voudrais évoquer de cet héritage, *La Frontière invisible – Violences de l'immigration*²⁸. Cet ouvrage s'intéresse aux « enfants de l'actuel » selon l'expression de l'auteure, c'est-à-dire « les descendants des parents anciennement colonisés et pris dans les violences de la colonisation et de la décolonisation. » Alice Cherki précise bien son propos :

« Il importe de ne pas perdre de vue que la constitution et la possibilité d'émergence du sujet de l'inconscient sont étroitement liées aux modalités de fonctionnement des repères symboliques de références, dès avant sa naissance : "Des lignes de forces qui ordonnent", disait à sa façon déjà Frantz Fanon dès 1952, martelant déjà l'impossibilité de répondre à la question "qui suis-je ?" quand sont encryptés les mythes, disloquées les références culturelles, exclues les transversalités possibles. Pour le formuler dans un discours actuel, le sujet de l'inconscient puise dans les faisceaux de représentations véhiculées par des systèmes symboliques multiples, dont la culture est le réservoir. On pourrait remarquer au passage que le politique s'y inscrit, dans ces systèmes symboliques, en tant qu'échange régulateur des rapports des hommes entre eux, qu'il s'agisse de la force, du droit, de l'écrit, de la parole, et pourquoi pas du religieux, s'il est entendu comme expérience de mémoire des origines et non comme dogme, anhistorique de surcroît²⁹. »

Je n'aurai pas la prétention, en quelques lignes, de résumer la densité du propos mais je voudrais justifier pourquoi je l'ai ressenti à la lecture comme « fanonien » même s'il citait peu de fois les écrits de Fanon. C'est en particulier palpable dans les deux premières parties, « L'altérité de l'origine » et « Enfants de l'actuel ». Avant le passage que je viens de citer, dans le chapitre « L'effacement du sujet », la réflexion fanonienne sur l'identité et ses emprisonnements quand sa définition en est étroitement indexée à une nation, une religion, un groupe me remettait en réseau avec *Peau noire masques blancs*, avec des pages de *L'An V* sur la transformation des relations interfamiliales et intersexuelles, avec l'engagement non attendu a priori de certains « européens d'Algérie », selon la terminologie de l'époque, aux côtés des Algériens entrant en résistance contre le colonialisme français pour accéder pleinement au statut de sujet historique :

²⁵ Frantz Fanon portrait, op. cit., p. 242.

²⁶ Frantz Fanon portrait, op. cit., p. 11.

²⁷ Frantz Fanon portrait, op. cit., p. 12.

²⁸ Alice Cherki, *La frontière invisible – Violences de l'immigration*, Paris, éditions elema, 2006.

²⁹ *La frontière invisible*, op. cit., pp. 46-47.

« La constitution subjective est certes pétrie de montages institutionnels, mais elle ne peut en aucun cas y être réduite, sinon le sujet est pris en otage ; être citoyen viendrait à se confondre avec le fait d'être otage de l'*identitaire*. Je dis volontairement identitaire plutôt qu'identité, car il s'agit alors d'un identitaire "moïque", où seul le même est acceptable, tandis que l'autre, le *xenos* est toujours hostile, porteur de la haine et de la faute que le moi rejette³⁰. »

Elle poursuit dans cette voie dans « Exclusion de l'intérieur – Empêchement d'exil », très suggestif pour tous les sujets autour du Même et de l'Autre et donc aussi sur les appréciations très opposées qui ont été faites du choix « algérien » de Fanon, de part et d'autre de la Méditerranée et de la Caraïbe. On comprend bien alors les étapes du parcours intellectuel de Fanon tel que ses ouvrages les donnent à lire : ne pas taire ce qui vous a constitué : ne pas se taire sur l'esclavage, ne pas se taire sur la sexualité, ne pas se taire sur les nourritures livresques et existentielles : alors il y a véritable possibilité de se constituer en sujet : « Se constituer comme sujet de mémoire et d'histoire, capable de symboliser mais aussi de faire acte³¹. »

Achille Mbembe et Frantz Fanon

En 2000, en même temps que sortait le portrait de Fanon par Alice Cherki, paraissait un ouvrage d'Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, chez Karthala à Paris. Mais c'est en décembre 2006 que la revue *Esprit* consacrait à ce professeur d'Histoire et de Sciences politiques (en Afrique du Sud et aux Etats-Unis) un long entretien intitulé « Pour comprendre la pensée postcoloniale ». Prenant ses distances avec les « théories postcoloniales » sans les disqualifier, il en explique le cheminement et l'importance. Etroitement liées aux luttes anticoloniales, elles ont été d'abord nourries par la réflexion que les colonisés eux-mêmes ont engagé sur leur propre statut : « la possibilité de dire "Je", "d'agir soi-même", de se doter d'une volonté citoyenne et de participer, ce faisant, à l'universel. Dans la tradition africaine et diasporique de langue française, Césaire, Fanon, Senghor et beaucoup d'autres, y compris des romanciers et des gens d'action (syndicalistes, leaders politiques) ont écrit les textes canoniques de cette période³². » Fanon figure donc en bonne place parmi les écrivains et acteurs de la décolonisation.

Plus loin, à la question sur ce que serait le temps postcolonial comme sortie d'un monde inhumain, il répond et, cette fois, Fanon, apparaît seul :

« A mes yeux, c'est à la fois le temps de la fin et celui de la réinvention, à commencer par la réinvention de ce qui a le plus subi de dommages : le corps. Mais c'est aussi le temps de nouvelles luttes. Dans les contextes de pauvreté extrême, de racialisation extrême et d'omniprésence de la mort, le corps est le premier touché et meurtri. Fanon l'avait déjà mis en exergue à la fin de son premier livre, *Peau noire masques blancs*, lorsqu'il se tourne vers son corps et lui adresse cette prière : « Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge. »

Aussi les lecteurs de Fanon et de Mbembe ont-ils reconnu immédiatement l'origine du titre de son dernier essai, essai particulièrement lumineux et suggestif pour une approche de la situation contemporaine de l'Afrique, *Sortir de la grande nuit – Essai sur l'Afrique décolonisée*³³.

« Allons, camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui

³⁰ *La frontière invisible*, op. cit., pp. 45.

³¹ *La frontière invisible*, op. cit., pp. 55.

³² L'entretien *Esprit*, décembre 2006. Consultable sur site.

³³ Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 2010. Souvenons-nous que le n°1 des Cahiers libres de Maspero, ancêtre de La Découverte, était *L'An V de la Révolution algérienne* d'un certain Frantz Fanon en 1959.

déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus » lit-on dans la conclusion des *Damnés de la terre*.

Pour Achille Mbembe, il s'agit de ne pas oublier ces fondements : parce que ce sont des fondements mais aussi parce qu'ils n'ont pas fini d'indiquer des voies ; reprise donc et poursuite. Du côté de la reprise, la dédicace vient renforcer l'hommage :

« à l'ami Paul Gilroy, ouvrier d'imaginaire.

Et en mémoire de deux penseurs du devenir illimité, Frantz Fanon et Jean-Marc Ela. »

L'avant-propos revient sur la dette envers ce « penseur du devenir illimité ». Mais déjà, comme c'est l'objectif de tout héritier véritable, cet avant-propos pose les jalons d'un dépassement, en nourrissant sa propre réflexion de ce qu'a apporté Fanon mais en faisant fonctionner son propre imaginaire et ses propres analyses en fonction d'une situation qui n'a pas été celle de Fanon même s'il en a pressenti certains échecs et qu'il a idéalisé certaines transformations que Claudine Chaulet analyse ainsi :

« Rien de systématique, mais une capacité étonnante – rappelons-nous qu'il n'a pas eu le temps pour "prendre du recul" – de dégager le général sous l'anecdote et de rendre présent le futur prévisible, la libération qui se recherche mais aussi, cette fois, les retombées menaçantes. Ici, plus de propagande, mais un appel du dedans à l'auto-analyse des mouvements sociaux, à la lucidité active. Le style a gardé toute sa force, avec toujours, en particulier, l'emploi de l'indicatif pour manifester le possible, mais parfois (l'aurait-il gardé à la relecture ?) la forme plus directe de l'exhortation, "nous devons".³⁴ »

Achille Mbembe n'oublie pas le joug colonial et cette volonté de Fanon et d'autres de « se tenir debout par soi-même et constituer un héritage ³⁵. » Ils étaient prêts à engager leur vie pour cet objectif. Le souhait était de constituer la communauté décolonisée sur les ruines de la colonisation : ainsi le rapport à l'avenir serait totalement transformé par ce dépassement du passé permettant de construire un présent. A propos du discours anticolonial, Achille Mbembe souligne ce qui en était le cœur vivant :

« Cette critique était animée par la quête d'un futur qui ne serait pas écrit à l'avance ; qui mêlerait traditions reçues ou héritées, interprétation, expérimentation et création de neuf, l'essentiel étant de partir de ce monde-ci en direction d'autres mondes possibles. Au cœur de cette analyse se trouvait l'idée selon laquelle la modernité occidentale avait été imparfaite, incomplète et inachevée. [...] Le nouveau monde postcolonial n'était pas condamné à imiter et à reproduire ce qui avait été accompli ailleurs³⁶. »

Il y a là véritablement reprise en d'autres termes des exhortations de la conclusion des *Damnés de la terre*.

A partir de là, une fois reconnue la dette, il faut poursuivre puisque la décolonisation a été « le temps de la bifurcation vers d'innombrables futurs ». Il s'agit de décrire et analyser les directions prises, en particulier, les dérives et désastres engendrés par « les luttes internes aux sociétés considérées. » L'analyse, laissée en suspens par Fanon, n'est pas niée, elle est engrangée comme ferment actif, continuée et enrichie d'autres expériences et interprétations. On entre alors dans le discours propre d'Achille Mbembe qui n'est pas notre propos aujourd'hui.

³⁴ Claudine Chaulet, « Relecture sociologique de Fanon », Journée d'hommage à Frantz Fanon, Université d'Alger, Département de français, 25 septembre 1982, *Kalim*, n°4, (CRIDSSH d'Oran).

³⁵ *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 10.

³⁶ *Sortir de la grande nuit*, op. cit., pp. 10-11.

Il serait judicieux, en conclusion, de s'interroger sur la notion d'héritier. De mon point de vue, l'héritier est celui ou celle qui a la capacité d'engranger une pensée et de faire fructifier cette antériorité en l'adaptant aux situations et corpus qui sont les siens. Il se constitue ainsi, au fur et à mesure de sa vie de chercheur et d'intellectuel, une bibliothèque où certaines références sont centrales, d'autres complémentaires. Pour étudier le XX^e siècle, quelle que soit la discipline dominante qui est la nôtre en lettres, langues et sciences humaines et sociales, il m'apparaît difficile de faire l'économie de Fanon.

Son histoire personnelle n'est pas pour rien dans la densité de ses œuvres : descendant d'esclave, ayant donc estompé l'ancrage, souvent contraignant, que donnent le village, la tribu, la langue, il a été d'une certaine façon délivré de l'ethnocentrisme, la chose la mieux partagée du monde et la plus aliénante. Il en a été « délivré » car il a su dépasser le statut de victime pour, très tôt, se mettre à hauteur d'homme. Dès son premier essai il a posé une revendication d'humanité dépassant le discours de réparation pour une prise de conscience de l'incontournable nécessité de la lutte anticolonialiste pour imposer les opprimés dans les « concerts » du monde. A l'heure où un certain vent de révisionnisme souffle sur ces idéaux de la décolonisation, où l'on suggère presque qu'au fond les indépendances ont été une erreur, relire Fanon est salutaire.

Des trois « lecteurs » que j'ai sélectionnés, on peut penser que le plus proche et donc le plus fructueux pour une littérature est Edward W. Saïd. Ce n'est vrai qu'en partie. Car la littérature est animée, rongée, dynamisée par les problématiques identitaires : alors, l'approche psychanalytique a beaucoup à nous dire pour comprendre les textes et leurs protagonistes. Depuis l'accession de l'Afrique aux indépendances, la donne a changé et la continuation de la réflexion qu'offre Achille Mbembe est pleine d'éclairages pour les œuvres postcoloniales que nous étudions. Et puis, au-delà de ces grands lecteurs dont nous devenons, à notre tour, les héritiers, demeure Fanon à lire et à relire : pour le rapport au féminin, à l'assimilation culturelle et à l'ambivalence de l'intellectuel bilingue, à la littérature orale, à la négritude, aux traumatismes de guerre et à tant d'autres choses. Au fond, il est une invitation permanente à se lancer dans la pluridisciplinarité pour ne pas isoler la littérature dans sa superbe solitude.